

## Tout Pour La Gueule ou les frappantes vertus de trois proses

*Ni le froid, ni le vent  
N'atténuaient la faim.*

*Les mains ne trouvaient plus  
De bonheur dans les poches*

Guillevic (*Après*)

Si l'on en croit la légende, Claude Seignolle serait un être façonné par la volonté d'une communauté ancestrale ou par les marginaux de talent dont il a un jour croisé la route et qui l'ont fasciné. Ses aïeux, plus ou moins anciens, qu'ils soient sorciers ou rbdomanciens, Delphine, la Malvenue et surtout sa grand-mère Augusta, maîtresse fascinante des évocations sépulcrales, et jusqu'à ses contemporains Cendrars ou Giono, tous, à l'entendre, auraient déteint sur lui. Sublime éponge transformée en « conteur naturel », il aurait usé d'une écriture brute entre le regard et l'écoute, d'une écriture qui n'est pas faite *exprès*. Ne nous fions pas, s'il vous plaît, à ce discours de pure malice. Même s'il arbore à la manière de grand Khan de sévères moustaches destinées à impressionner les petits enfants, il ne faudrait pas laisser cette anguille de quatre-vingt printemps se cacher encore sous le rocher de ses propos ludiques. Vif comme un gamin à l'heure du lâcher de la récréation, il manipule ses interlocuteurs médusés qui finissent par croire que, vrai de vrai, Claude Seignolle n'est pour rien, non, non, pour rien dans l'élaboration de sa littérature « héritée ».

Cette chanson, René-Louis Doyon fut, il y a quarante ans, l'un des premiers à en deviner la part mystifiante et à déceler chez son quadragénaire instigateur un véritable écrivain. C'était en 1959, quinze ans après la guerre. Les deux hommes s'étaient trouvés réunis sous les auspices de l'éditeur Éric Losfeld qui venait d'afficher *La Gueule* à son catalogue. À la lecture du premier volume autobiographique d'un Claude Seignolle encore méconnu des cercles littéraires, Doyon s'était emballé, comme il en était coutumier. Il avait rendu visite à Losfeld pour que ce dernier lui en présente l'auteur. La rencontre eut lieu. Doyon, tout feu tout flamme, avoua alors qu'il s'était retrouvé dans ce livre. En effet il avait lui aussi souffert de la faim, comme l'ont rappelé Pierre Seghers et Jules Roy. L'Occupation à Paris, c'était pour le critique littéraire le statut précaire du « chômeur intellectuel » et les astuces nourricières (inédite pêche au pigeon, élevage de houdans à domicile, etc.). Certes, la situation n'avait rien de commode mais en regard des épisodes douloureux de *La Gueule*, elle ne manquait pas de confort.

Sensible à la « langue drue, riche, picturale » et à l'humour douloureux qui transparaît en contrepoint des pires expériences, Doyon s'exclame : « *La Gueule* : un livre hallucinant et drôle, un voyage dans les ergastules de la faim et dans quelques pays d'Europe. » Le critique ne craint pas de souligner à coup de grands mots sa trouvaille. Peut-être se remémore-t-il la lecture de *Voyage au bout de la nuit* lorsque Seignolle, échoué à Agadir comme un nouveau Bardamu, doit se nourrir de tomates avariées. Céline le premier avait concocté un menu à base de conserves de tomates afin de nourrir l'employé de la Compagnie Pordurière du Petit Congo.

Lorsqu'en 1959, Doyon publie son petit essai *À la recherche du vrai à travers l'œuvre de Claude Seignolle*, il ignore probablement qu'il soulève un lièvre. Et quel lièvre ! un garenne enjoué, un géant des Flandres tout en nerfs qui se dérobe sans relâche en laissant assez de traces pour troubler le chasseur. Le mérite de la découverte d'un tel animal ne pouvait revenir au seul Doyon. D'autres critiques comprennent aussitôt les qualités du livre-phénomène. Dans *Le Figaro*, André Rousseaux s'enthousiasme. Il décèle dans *La Gueule* « ce que le réalisme peut offrir de plus immédiat, l'épreuve de la faim, telle que nos contemporains ont pu en faire l'expérience dans les camps de prisonniers ou dans le pays envahi ». Puis c'est la traînée de poudre, l'engrenage, le bouche-à-oreille inexorable dont les effets sont toujours impressionnants. En 1960, Bernard Planque propose un essai plus conséquent. L'année 1961 voit Seignolle coiffé des lauriers du Prix des bouquinistes organisé par Michel Ragon. La suite est bien connue : Claude Seignolle publie des dizaines de volumes, les vend par milliers. Autant dire qu'il est lu. Sur la première pierre posée par Doyon, l'édifice se construit peu à peu. Seignolle est lancé mais sa réputation ancrée ne touche pas encore le grand public ni n'émeut les grosses maisons d'édition, comme le révèle son ami André Herdellet.

« Mon cher Seignolle

*Surtout croyez à mon absolue sincérité lorsque je vous dis qu'avec « La Gueule » vous avez écrit un grand un sacré bouquin.*

*Je connais peu d'exemples d'une telle réussite dans le don hallucinatoire de la description. L'exécution du « chien pourri », il faudrait la lire dans les classes pour montrer comment on peint avec une pointe Bic, un porte-plume d'écolier ou un stylo atomique.*

*Les mystères de l'Édition sont plus ténébreux que ceux de Paris et de Londres réunis : qu'un tel livre n'ait pas « cassé la baraque » me laisse stupéfait, mélancolique et désarmé. [...] »*

Pour expliquer le désarroi de Herdellet, il faut rappeler l'histoire de ce livre dont la présente édition constitue non seulement une résurrection mais aussi la *première édition publique*. Livre introuvable que le temps menaçait d'effacer tout à fait, il a pâti de sa discrète publication initiale ainsi que d'avoir été réservé aux proches de l'auteur. Désormais, il ne sera plus nécessaire de farfouiller dans les bacs à mille-feuilles poussiéreux des bouquinistes un ouvrage tellement désiré, puisqu'il s'offre en toute simplicité. Quant à Claude Seignolle, cette fois circonvenu — mais ravi au fond —, il n'aura plus l'occasion de camoufler sa création.

*La Gueule* a ouvert l'œuvre de Claude Seignolle au lyrisme et aux apothéoses. Il le place dans la lignée « d'un Cendrars, d'un Miller ou d'un Malaparte ». De son aveu même, c'est après la lecture du *Kaputt* que l'idée d'entamer l'histoire de sa propre guerre a germé. Cependant, le propos n'était pas complètement neuf pour lui puisqu'un premier manuscrit avait été rédigé pour occuper les heures creuses de la Drôle de guerre lorraine durant l'automne et le printemps de 1940. Le première classe Seignolle avait décrit dans les deux cents feuillets de *L'An des rires et des pleurs* l'ambiance déliquescence où baignaient les troupes inoccupées, puis, surpris par la débâcle inattendue (?), les avait confiés à un seau et enterrés au bord d'un verger de Saint-Nicolas-de-Port (Meurthe-et-Moselle) sur l'ordre strict de ne conserver que son précieux fusil. Déjà, le vers était dans le fruit. Si un retour sur les lieux après la guerre n'a pas permis de retrouver le précieux manuscrit — tant mieux peut-être : le seau et son contenu constituent un bel objet de chasse pour les chercheurs de trésors et autres collectionneurs d'autographes —, l'essentiel de ce texte

perdu ne risquait pas de s'effacer là où il était consigné. Ce ne sont pas des expériences qu'on oublie.

En 1959, sur les conseils pressants de son ami Blaise Cendrars, Seignolle confie enfin le manuscrit du livre à son imprimeur habituel afin qu'il le compose, en tire un millier d'exemplaires et les broche. Dès lors, on peut s'étonner de trouver la mention des éditions d'Éric Losfeld, *Le Terrain Vague*, sur la couverture de l'ouvrage frappée d'un superbe titre rouge sang. Là encore, le hasard s'est entremis pour conduire le secrétaire de l'éditeur germanopratin dans l'atelier de l'imprimeur le jour même où celui-ci mettait le livre sous presse. Apercevant les bonnes feuilles, le secrétaire apprend que le texte n'a jamais été proposé à une maison d'édition, s'empresse alors de le faire lire à son employeur qui accepte de prêter sa marque et d'inscrire le livre à son catalogue. Voilà comment une cinquantaine d'exemplaires de ce tirage de chapelle fut stockée dans une officine de la rue du Cherche-Midi, sans autre manière, ni contrat, ni diffusion. Voilà ce qu'on peut nommer un « dépôt d'auteur ».

Solidement charpenté autour de trois récits dont la rédaction s'est étalée entre 1944 et 1950 (« Les Kartoffeln », « Le Surströmming » et « La Soif »), *La Gueule* est un livre composite. Des attentes guerrières aux randonnées suédoises et marocaines le ton varie, nécessairement. De plus, chacun des trois textes a son histoire et sa tonalité douloureuses ou cocasse, c'est selon.

De ces récits, le plus marquants et le plus long s'intitule « Les Kartoffeln ». Il s'ouvre sur la retraite meurtrière des troupes nazies après le débarquement. L'auteur et son épouse Micheline capturent par la faim une patrouille vert-de-gris éreintée par les assauts conjugués des maquis et de la fatigue. Par chance, la Gueule veille. Dans une atmosphère de couteaux tirés, elle va désormais conduire la prose à sa plus haute intensité et nous faire le tableau d'une époque douloureuse qui a rendu l'humanité disgracieuse.

Le récit est autobiographique. Il relate l'histoire d'un témoin de la catastrophe nommé Claude Seignolle, acteur bien malgré lui d'un voyage en wagon à bestiaux vers les plaines teutonnes de Betztgenrieth. À l'instar de Jean Malrieu (*Avec armes et bagages*), Claude Simon (*La Route des Flandres*), il a subi l'humiliation de la défaite sans combat. Comme Georges Hyvernaud (*La Peau et les Os*), Henri Calet (*Le Bouquet*) ou Raymond Guérin (*Les Poulpes*), il va connaître le sort des *Kriegesfangenen* (prisonniers de guerre) lorsque son régiment est capturé en mai 1940 par un lieutenant et le simple soldat qui pilote son side-car. Contrairement aux écrivains nommés plus haut, Claude Seignolle ne connaîtra que peu de temps l'ambiance débiliteuse des camps où l'ennui et les privations conduisent à l'apathie. Lui, il est d'abord conduit au Stalag VA de Ludwigsburg puis versé au rang des esclaves exigés par le vainqueur : il est *vendu* à un rude paysan de la région de Wurtemberg, Ludwig Mulheim, qui lui offre un séjour à la ferme. Exploité aux champs, au four et au moulin, le soldat subit une expérience outrageante, celle des hommes happés par l'absurdité de l'inconséquence de la guerre, laminés, méprisés. Son lot, c'est le régime du bagne, le travail exténuant, la solitude et... la faim.

La faim. Voilà le moteur de *La Gueule*, un monstre qui œuvre en chacun, conduisant les plus forts à la mort. Chez Hamsun, et plus récemment chez Janine Matillon, le thème est vecteur d'image saisissantes, parfois cliniques. Des années après sa torture, Seignolle semble la ressentir encore quand il la décrit dans des pages lancinantes qui ploient sous la pression d'un style exceptionnel de rudesse et de rythme. Certains ont dit « cynique ». Peut-être bien. Albert t'Serstevens y voyait pour sa part une « nonchalance aristocratique » et même une « fraternité de tempérament » avec Blaise Cendrars.

Dans son registre terrible, *La Gueule* n'est pas avare d'anecdotes. Du « chien pourri », de l'exécution atroce de l'Écureuil ou du Russe fou, laquelle marquera les esprits ? Les trois sans doute. Pourtant, ce sont les pommes de terre, satanées *kartoffeln*, qui obtiennent le grand rôle. L'obsédante fécule prend valeur de symbole. Comme ceux qui ont subi les restrictions imposées à l'Hexagone conservent au topinambour un dégoût tenace, Seignolle confère à la patate une position majeure. Quoiqu'il en soit l'écœurement ! Patates gluantes, aliments poussiéreux, ordures abjectes. C'est le nerf de la guerre, des pires instincts et d'abominables folies. Brisé par le labeur, le soldat Seignolle se désespère et choisit de se faire une alliée de cette faim. Durant l'hiver 1941, il tente de s'échapper par élimination lente et volontaire. « Dix jours avant, j'étais le valet que l'on crevait en travaux forcés ; à présent, je me laissais aller sur la barque de Caron. » C'est la vacherie du prisonnier dont le corps peut encore, malgré les privations, nourrir un ténia. Triste ironie doublée encore d'une menace idiote : celui qui tente de fuir par la mort volontaire mérite une sanction. Dans la bête loi de la guerre, suicide vaut désertion qui vaut une exécution. Plus tard, lorsqu'à bout de forces il échappe à son kapo paysan, le KGF Seignolle est commis à l'entretien d'une machine colossale de Schorndorf, la forge titanesque de Herr Wilhelm qui produit de l'obus et du barbelé. Dans les « ardents baisers de Méphistophélès », le moderne Albéric est aurolé de rouge, fasciné par la musique puissante et régulière du monstre, ivre de chaleur, d'images et de sons. Enfin, il est libéré grâce à un subterfuge. Pour prix de son immense labeur, il conservera d'étranges visions qu'il lui faudra partager.

Reste aussi cette fréquentation de la Gueule dont on ne se sépare pas. Grandiose et souveraine, elle a des « sursauts d'autorité ». Elle requiert l'assouvissement de tous les désirs, ces désirs qui composent, on le sait, les livres uniques. Et le désir selon Claude Seignolle « apparaît, écrit René-Louis Doyon, comme une sorte d'épopée essentiellement humaine. Un des aiguillons du vivre, une des nécessités du travail, la régularisation du moteur humain, c'est la Faim... Les différents récits sont pris au vrai et ils dénoncent ni artifice ni rhétorique, mais au contraire une bonne conscience, un témoin sûr. »

Au cours des chapitres suivants apparaît une sœur jumelle, « fille de Satan », la soif évidemment qui conduit elle aussi le monde à sa guise. Elle fait d'ailleurs beaucoup plus que cela puisqu'elle transforme l'écriture en l'élevant à un degré phénoménal de nervosité et d'excitation. Ici, l'auteur est un homme assailli par les mouches ou les filles de Suède (un éditeur local y a invité l'écrivain pour qu'il éponge le solde de ses droits d'auteur). Engeance vicieuse et polymorphe, la Gueule s'offre des effets pleins de paradoxes : instinct de survie, elle conduit au sursaut nécessaire. Elle est la cause de bonne santé, la condition d'érection. Mais à trop souscrire à la volonté de cette bouche majeure, on peut laisser des plumes. C'est peut-être la leçon passablement stoïque de ce livre. La Gueule se venge de ceux qui lui sacrifie trop, et à mauvais escient. Elle constipe définitivement celui qui a ingéré un mastic de terre et de patates crues, elle engorge les gras-doubles qui déploient au hammam les accordéons de leur bedaine par un conflit profitable. Claude Seignolle prend les jambes à son cou, heureux cette fois d'avoir le ventre plat.

S'il va pleurer la soif au Maroc, ce n'est plus pour la Gueule — qui s'en mêlera néanmoins, on peut compter sur elle — mais sous la pression de sa belle-famille qui, en pleine guerre froide, s'inquiète de l'Apocalypse atomique, avatar technologique et global de la Gueule avide, si l'on veut. Les jeunes mâles de la parentèle, Claude et ses deux beaux-frères, ont reçu la mission d'explorer le monde afin d'y dénicher le plus vite possible un havre de repli. Claude est expédié à Marrakech pour y acquérir un hôtel, les autres en Amérique du Sud. Mal remis des privations, il rêve tout éveillé. « Je fume assis sur la terrasse de l'auberge de Toubkal que je suis venu acheter,

car elle est à vendre m'a-t-on affirmé à Casa. Je veux l'acquérir. J'ai là les sous pour payer cash. Ce sera un haut lieu de la Gueule, un temple dédié à la boustifaille, un paradis de la digestion facile au-dessus des couches de chaleur de la plaine. » Bien sûr, il fait chou blanc, la boîte n'est pas à vendre. Alors, il suit son penchant qui nous vaut d'autres pages admirables, foisonnantes d'images puisées au registre gourmet. « Je suis au cœur d'une foule multicolore, salade de fruits dans un punch roux trop chaud ».

Occulté pendant quarante ans, *La Gueule* reste un mystère : par quel hasard malencontreux personne ne s'est avisé qu'un tel livre existât ? La Gueule, voilà bien une formule attrape-curieux, un slogan qui dit la voracité d'une prose brute, l'énergie farouche et bestiale, une certaine virilité. C'est aussi une invite à retrouver Villon et Rabelais, un clin d'œil incomparable qui lève la curiosité au même titre que la coquine *Sexie* « soulève le désir ». Comme l'écrivait justement Bernard Planque « Claude Seignolle, c'est de la chair vive et du sang ».

Lorsque je fis à son auteur la proposition de rééditer *La Gueule*, je m'étonnai qu'un texte aussi frappant, parcouru d'une telle vitalité, tellement repu de visions implacables à défaut de mets consommables, bref que l'admirable *Gueule* soit restée au rencard, son auteur m'a répondu « pfu... ! » d'un air désolé qui voulait dire « mon pauvre ami, vous êtes marteau. Qui voudrait encore de ce texte bâtard ?! ». Mais les attermoissements d'un auteur ont toujours des raisons que le lecteur ignore. Et pour ma part, je n'en étais encore qu'aux prémices d'une initiation. Je devais découvrir peu à peu l'homme et l'écrivain Seignolle par-delà le mythe auquel il tient tant, par-delà le voile du « Meneur de loup », cueilleur de contes et censeur des peurs ancestrales. Cet être insaisissable, porteur du passé paysan, qui a couru, toute sa vie nous dit-on, les chemins de campagne pour y traquer les dits populaires et les recettes oubliées, cet exégète du Malin, fine mouche lui-même, qui laisse se propager les chuchotements mystérieux pour affoler les filles et faire courir les gars.

On peut expliquer sa réticence en indiquant que *La Gueule* est, après le feuilleton de « L'Ermitte de la Vallée-aux-Loups » qu'il avait rédigé avec son frère Jacques, un des premiers textes littéraires de Claude Seignolle voué, qui plus est, à l'autobiographie. La pudeur de l'homme, son goût de la manipulation et de la licence n'ont pas d'égal et peuvent également servir d'argument. Expert-conteur, il embobine son monde à tel point que ses visiteurs repartent avec l'étrange impression d'avoir été dupés. L'expérience est marquante : en le quittant, on devine Seignolle à la fenêtre de son « grenier », heureux du trouble et de la perplexité dans lequel il vous a jeté. Comme si cela ne suffisait pas, voilà qu'il déclare « Ma bibliographie ne sert de biographie » à Marie-Charlotte Delmas. Et d'exposer ailleurs cette malicieuse pirouette :

« Conteur d'anecdotes en tous genres et en tout sens, Starcante est plissé de malice, de volupté et de rigolades plus qu'à souhait et, si, ici, son nom n'avoue que le bout de son nez, c'est bonne raison de la part de quelqu'un qui, enfant, niait déjà avoir chapardé la confiture dont les traces du larcin s'étaient partout sur ses lèvres et ses joues, trépignant son mensonge : « Non, non, c'est pas moi. »

« Et, déjà, afin de garder la paix entre tous, on feignant de le croire. » Le résultat est là : on ne connaît pas Claude Seignolle. On croit le connaître, on a sur lui des idées serties d'ombres et d'émotions. Or...

Or, Claude Seignolle est né le 25 juin 1917 à Périgueux sous le signe de la curiosité et celui « rongeur mais fécond des aventuriers ». Écolier buissonnier, il est une « puce savante refusant

l'école conventionnelle ». Par respect de l'autorité paternelle, il fréquente successivement dix écoles communales, trois collèges et un lycée mais parvient à couper à toutes les remises de diplôme, cérémonies bien fastidieuses. Le papier décerné est tout à fait inutile à ce « fruit sec » qui préfère la compagnie des vieilles pierres à celle des vieilles noix du corps professoral. « Mais, diable, cette rupture avec l'enseignement m'obligea à me fabriquer une écriture à moi, une façon particulière de tourner les phrases, une manière de raconter selon la cambrousse de mon esprit. » Comme un beau diable, il ravage les vergers pour déterrer des ancêtres assoupis qui n'en demandait pas tant, au grand dam de ses parents et du voisinage inquiet. À treize ans, le voilà préhistorien en culotte courte. Il est admis en 1932 grâce au parrainage de ces deux sommités que sont l'abbé Breuil et le père Teilhard de Chardin au sein de la prestigieuse — mais un tantinet sénéscente — Société Préhistorique française. Chercheur au nez creux, il finit par rencontrer sur un champ de fouille Arnold Van Gennep en proie aux mêmes tourments. Voisin de Bourg-la-Reine, ce dernier le convainc d'abandonner ossuaires et cailloux, fussent-ils gallo-romains, pour puiser à pleines mains à une source sur le point de tarir : « Les vieux paysans illettrés mouraient autour de nous à corbillards-que-veux-tu, partant à jamais, la tête pleine de traditions orales ». Ceux-ci « “savaient” [...] les choses que l'on ne comprend plus ; que l'on ne peut comprendre et qui sont aussi inquiétantes que le fond du ténébreux puits de notre passé ».

Finies les pierres — egeance peu loquace — offrez-nous des savoirs ancestraux, glapit le jeune homme auprès du savant. Ce dernier est conscient que les connaissances traditionnelles peuvent encore être communiquées à qui saura amadouer leurs conservateurs paysans. Il se trouve que Claude est un charmeur. Avec son frère, ils courent la région du sud de Paris, le Hurepoix, dont les « aborigènes », patients s'il en est, subissent un interrogatoire de trois cent cinquante questions pour livrer l'essentiel de leurs croyances. Cette récolte permet la publication du *Folklore de Hurepoix* où nos deux ethnographes compilent et analysent les « cérémonies traditionnelles complètes avec leurs rites propres, leurs différenciations locales et leurs buts nettement définis ». Confrontés au problème de l'urbanisation galopante et volontiers prosélytes, les frères Seignolle écrivent : « Encore “jeunes” nous-mêmes, nous espérons que d'autres “jeunes” aussi s'intéresseront à ce problème. Malheureusement, Jacques reste sous la pluie un jour d'enquête et tombe malade. Il meurt en 1939 d'une maladie pulmonaire à l'âge de vingt ans. Claude, son aîné, continuera seul ses recherches ethnographico-folkloriques et collectera tant de dits populaires ou sorciers qu'il pourra sa vie durant publier une quantité colossale de contes et récits. Continuateur des Luzel, Le Braz et consorts, il a proposé en cinquante ans trois douzaines de volumes dont certains ont connu vingt rééditions et se sont vendus à cent mille exemplaires (les *Contes de Bretagne* notamment). Enfin, « Grimm à la française », il a donné sous le titre de *Contes, récits et légendes des pays de France* (Omnibus, 1997), une vaste anthologie en quatre volumes qui totalise près de cent mille pages.

Parallèlement à ses enquêtes sur le terrain, il travaille avec son père François, un homme fort entreprenant qui s'est imposé dans le négoce du textile, rue Réaumur, à Paris. En 1937, Claude ajoute à ses nombreuses occupations celle de journaliste. Alors qu'il consacre ses matinées à l'entreprise familiales, ses après-midi sont libres. Aussi bat-il tantôt la campagne, tantôt les rues de la capitale pour le compte d'une agence de presse dont l'humoriste Pierre Dac lui a ouvert les portes. En quête de substantielles révélations, il interviewe les célébrités. Ses articles signés Claude Avril paraissent dans les pages du *Petit Journal*, du *Provençal* ou encore dans *Le Petit Parisien*, *Le Dauphiné libéré*, *La Dépêche de Toulouse* et *L'Est républicain*. Il collabore aussi aux facéties d'André Daix, le créateur du professeur Nimbus qui l'incorpore à son équipe de *gagmen* installée rue

Blanche et le saule pour améliorer son rendement. Puis vient l'heure malheureuse d'une autre incorporation, grise celle-là mais aux reflets caca d'oie. C'est la sombre époque des casernements militaires qui d'année en année le mène à la guerre et, on l'a vu, aux prés d'Allemagne.

À la fin de la guerre, il retrouve un emploi chez son père qui crée en 1955 les Éditions Pédagogiques Modernes au 102-104 de la rue Réaumur, sur les lieux de la Cour des Miracles telle que la situe Victor Hugo. François fait de Claude son représentant, atypique on s'en doute : « plus que le plus déambulant des vagabonds, [...] je visitai une à une toutes les écoles de chaque département pour y représenter les Éditions Pédagogiques Modernes (la firme paternelle), fabriquant et diffuseur de matériel scolaire d'enseignement. Placier, j'y faisais des démonstrations sur l'usage et l'intérêt de nos cartes murales présentées dans d'ingénieux bâtis en bois, ainsi que des cartes en relief de la France, paysages en plastique alors innovation bien accueillie, sans omettre nos célèbres globes terrestres légers et immenses que tant de maîtres et écoliers bretons de ces années-là ont sans doute encore en mémoire ».

À la mort de son père, en 1960, Claude reprend l'entreprise familiale. Belle affaire, et pratique, puisque l'écrivain y trouve non seulement le moyen de parcourir la France comme il l'aime mais aussi celui de s'éditer grâce aux queues de budget de la maison. L'opération impose parfois des délais de rédaction très courts ainsi qu'une bonne dose de ruse pour cacher à sa mère ces détournements... Néanmoins, cette situation est une aubaine pour celui qui écrit. Elle doit en faire rêver plus d'un qui, à l'instar d'André Hardellet, use ses semelles pour présenter ses manuscrits indésirables aux membres blasés des comités de lecture. Dans ces conditions, Claude Seignolle crée la « Bibliothèque maléfique » où paraissent en 1960 *Le Gâloup* et *Le Chupador*. Ces livres sont devenus rares parce qu'ils sont précieux, richement illustrés et imprimés avec soin sur un beau papier fort. Ils témoignent des trésors d'imagination qu'un auteur peut développer pour manifester son talent.

Généreusement doté par la fortune, Claude Seignolle cesse cependant d'écrire en 1974. Ses penchants pour la « collectionniste » se maintiennent cependant, empirant même. Après les tessons de poteries, les haches polies et les silex taillés, il amasse les autographes historiques et littéraires, mais surtout il entame une vigoureuse campagne de multiplication de ses propres écrits. Infiltré chez tous les éditeurs à la fois, il veille à sa constante réédition en de multiples compilations, anthologies, au format de poche, club, en langues étrangères, en feuillets télévisés ou en dramatiques radiophoniques, etc. Mieux, il entreprend des éditions nouvelles et modifiées, enrichies et augmentées, blanchies et retapées, tronquées ou agrandies. Un tel usage de la colle et des ciseaux ne va pas sans solide raison. En fait, le moissonneur des dits, contes et légendes sait à quel point la richesse de ce matériau ethnographique doit à son mode de bouche à oreille, et par conséquent selon le principe évolutif du téléphone arabe. Aussi, Claude Seignolle n'a jamais laissé un de ses écrits prendre une forme définitive. Il omet seulement de signaler qu'à l'origine du verbe, on signale cette source :

« SEIGNOLLECLAUDE

« Format 0.55 X 1m72. Hors commerce. Tirage limité » à un seul exemplaire, non numéroté, sur pleine peau humaine. Presses Seignolle-Richet, successeur d'Audebert, de Raynal et autres... Périgueux, Dordogne. (paru le 25 juin 1917) ».

Permanent palimpseste, l'œuvre de l'ermite de Châtenay-Malabry constitue désormais un corpus innombrable, presque insaisissable. Comme l'a démontré sa valeureuse bibliographie, trois

personnes ayant lu le « même livre » peuvent n'avoir pas connu la même édition, et n'ont donc qu'une idée partielle du texte en question. Prenons *La Gueule* : sur les conseils de René Nelli et jugeant que son style a changé depuis 1946, Claude Seignolle a entrepris la rédaction des *Loups verts* sur la base du matériau offert par le chapitre initial « Les Kartoffeln ». Une étude comparative rapide montre à quel point les paragraphes ont bougé ou disparu, les phrases, le rythme, les mots même ont muté. On peut en déduire que les ouvrages de jeunesse rebutent leurs auteurs qui n'en voient que les défauts. C'est oublier l'inattendu en matière littéraire qui est toujours ce à quoi il faut s'attendre. Et la postérité n'a que faire des opinions de l'auteur, fussent-elles bien frappées. Au fond, Claude Seignolle est le premier surpris qu'on s'arrache *La Gueule*.

Ignorant tout de l'afféterie littéraire, il avait rédigé ses trois récits en laissant la plus grande liberté à sa plume selon un principe narratif qu'il a lui-même détaillé :

« VOIR. DIRE. Dire même en vrac, comme ça. Le creux de mon crâne est plein ; il déborde, il y bouillonne des bruits, car j'y entasse les chants, les rires, les pleurs, les couleurs, la joie, le spleen, les tuiles... Par moments, ça tourne là-dedans et j'étouffe. Ma plume est un scalpel. Vite je me fais une saignée. VOIR, voir, voir, mais DIRE. Dire sans fausse honte, sans pudeur la pire des niaiseries, et y croire. Dire même si l'on a peu à dire ; il y a tellement de gens bavards qui ne disent rien. Est-il une faculté plus belle que celle de savoir se souvenir ? Partir afin de ramener de quoi dire. Partir d'où l'on se trouve, d'où que l'on soit. »

Le sens de ces lignes paroxystiques est clair. Claude Seignolle semble avoir fait sien le propos de Max Aub qui écrivait « Je n'ai pas le droit de me taire sur ce que j'ai vu pour écrire ce que j'imagine ». Voilà probablement l'origine de cette urgence si caractéristique qui éclabousse *La Gueule*. Mettre à jour la question de son style si particulier, toile rugueuse aux aspérités rapées d'images, entraîne inmanquablement cette réponse : « Je n'ai pas pu faire autrement. » C'est à croire que l'auteur s'est livré à la littérature en pleine innocence pour répondre à un besoin de mouvement et de cadence, une nécessité vitale qui lui a montré la route. Elle lui a aussi soufflé une profession de foi dont on retrouve l'écho dans le principe de Walter Starkie : « À celui que l'aventure de l'errance solitaire tenterait, je ne donnerais qu'un conseil : aussi peu fortune sois-tu, mise gros sur les chaussures et arrange-toi avec le reste ». Sans ambages, Claude Seignolle a fait du reste son affaire. Il ne s'est pas embarrassé de précautions oratoires, n'a pas potassé Proust, ni Joyce, ni Stendhal. Simplement, il a écrit *La Gueule*. « Je n'ai pas de bagage, écrit-il. Ni valise, ni malle, ni sac fourre-tout, musette, panier, giberne, cabas, havre-sac... rien de tout cela qui tue la poésie de l'aventure, l'entrave, fatigue. Non... ami qui vas, fais comme moi ; trimbale avec la main, roulé, ou sur le dos, un bon imper léger tissé fin, chaud [...] Tes mains sont un verre pour l'eau fraîche ; tes doigts, la plus extraordinaire des fourchettes ; tes dents, un couteau sans rival. Tu feras un retour en arrière, vers tes origines obscures ; tu te souviendras ainsi que l'on peut se moucher avec ses doigts, se peigner avec un clou, se laver sans savon et, malgré cela, être tout de même heureux d'avoir quelque chose à moucher, à peigner ou à laver sur terre, car il y a pire. Il y a rien et être rien sous une croix en bois, la bouche pleine de terre, le corps plein de vers ; c'est pas tentant. On a bien le temps de s'en aller. »

André Hardellet écrivait le 12 avril 1965 à Seignolle une lettre très mâle où l'on peut lire ceci : « Toi aussi, tu œuvres pour apprendre à tous ces cons qu'il existe une autre vérité — foutre oui ! — que celle aperçue par leurs yeux ». Puisque telle est la fonction de Claude Seignolle, il est grand temps de lui accorder le crédit qu'il mérite. Depuis longtemps, on évoque à son sujet les noms de Nerval — qu'il a bien connu — d'Hoffman ou de Maupassant mais, en réalité, il n'est que lui, « originalement seul dans son coin », doté de ce que Marcel Allain, le créateur de Fantômas,

nommait pudiquement un « troublant talent ». Claude Seignolle est un esprit vagabond, compagnon de bonne humeur qui a construit son œuvre avec l'air du temps s'il était nourrissant, l'a nourri des fables d'autrui si elles étaient croustillantes. Il y a apporté sa touche personnelle, drôle souvent, sautillante à l'envi. « Ah ! lyrisme, poésie, imagination, quand tu t'insinues dans un cerveau ! » — « ...Tu nous soûles » a-t-il précisé par la suite. Autrefois, son ami Lawrence Durrell a observé son attitude rêveuse et enjouée. Il l'avait jugé digne d'un « tempérament tout à la fois curieux, poétique et réaliste » puis il avait fondé à son usage exclusif une nouvelle école, le Seignollisme. On peut dès lors assurer que *La Guenle* est un chef-d'œuvre seignolliste. À la réflexion, il est peut-être aussi *seignollithique* puisque Blaise Cendrars autorise le néologisme en attribuant à notre brillant sujet un air de « bloc erratique égaré dans la littérature de notre temps et porteur de tous les archétypes. » Aujourd'hui, Claude Seignolle doit rejoindre définitivement la petite bande de nos grands écrivains. Déjà célébré pour ses recueils folkloriques ou par les spécialistes de la littérature populaire, il pâtit de l'ambivalence qui colle à cette dernière famille d'écrits. Littérature populaire : si digne soit-il, le terme déconsidère autant qu'il promeut. Mais au fond, on s'en fiche. Le présent volume défait toute tentative de taxinomie. *La Guenle* emporte... et les suffrages et l'émotion. C'est un grand livre qui s'impose.

Éric DUSSERT

(Préface de *La Guenle*, de Claude Seignolle, éd. Zulma, 1999)